

MaRia & Jean

Fragments et pépites
de la saga familiale des Burner

MaRia & Jean

Fragments et pépites
de la saga familiale des Burner

Les survivants de mon cœur
par MaRia

Suivi de

La vie autrement de MaRia & Jean
par eux-mêmes

Interview, écriture et réalisation
Céline Dormoy

Iri taregh ofa ad issan,

disent les hommes bleus du désert : si vous aimez, faites le savoir !

Ce proverbe est devenu au fil du temps notre mantra. Il illustre à merveille l'intention que nous avons en tentant de partager un peu de nos souvenirs et de notre manière de vivre.

Ce livre est dédié avant tout à nos trois enfants et aux générations suivantes. Grâce à ces lignes, vous pourrez mieux nous connaître, à votre rythme quand vous êtes dispos, sans que les ancêtres ne vous serinent avec le passé alors que vous êtes occupés à plus important : vivre le présent.

Merci Céline, Mathieu et Simon, en choisissant de venir au monde dans notre couple, c'est vous qui nous avez fait grandir ! Merci pour toutes ces belles années au Paradiso de Venon, nous sommes comblés de vous voir vivre vos vies en toute liberté et de vous voir heureux !

Ce livre est aussi pour tous nos enfants de cœur. Quelle chance de vous avoir rencontré et d'avoir pu partager tous ces moments simples et uniques avec vous...

En fait, il est pour toutes celles et ceux que nous avons croisés sur notre chemin ou qui voudront bien nous lire.

Une dernière chose : peu importe finalement les mots et les histoires, ils sont simplement les supports de quelque chose d'invisible, de subtil et mystérieux... alors peut-être faudrait-il mieux lire ce livre avec les yeux du cœur ?

On vous aime.

MaRia et Jean

Préface de Céline, Mathieu et Simon

MaRia & Jean sont deux êtres profondément liés, avec une complicité et un amour qui ont traversé le temps et les épreuves. Leur couple a marqué celles et ceux qui l'ont connu. Leur conception de la vie et leur liberté d'être ont été une source d'inspiration pour beaucoup.

Ils formaient un couple de complémentaires hors du commun. Ensemble, ils incarnaient l'abondance et la générosité sans limites dans la simplicité. Jean vivait et disait les choses comme il les sentait, MaRia ajoutait sa franchise désarmante d'âme pure : ensemble ils rayonnaient leur authenticité et leur lumière... tout en partageant un carré de chocolat, des granules d'homéopathie ou un petit thé touareg à la menthe !

Depuis toujours, c'est notre petite maman, la Nonna pour ses petits-enfants, qui a maintenu la saga familiale vivante en la racontant, encore et encore. MaRia, c'était la gardienne des mémoires ancestrales et la tisserande¹ du lien entre les cœurs du passé et ceux du présent ! Enfants, nous avons littéralement baigné dans les histoires de nos ancêtres, leurs aventures parfois tellement incroyables, les petites anecdotes comme les grands moments. À tel point que, souvent, nous écoutions que d'une oreille distraite ce que nous pensions être de « vieilles rengaines ».

1 Nous aimons bien cette expression car cela évoque le tissage, qui a été longtemps son art préféré, bien avant l'aquarelle.

Mais avec le temps, nous avons pris conscience de l'importance de savoir d'où l'on vient pour mieux comprendre où l'on va... Ainsi le besoin est né de poser et rassembler tous ces souvenirs sur le papier pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli, se transmettent et continuent d'éclairer la route de la famille.

Ce travail délicat de collecte a été confié à une professionnelle, Céline Dormoy, biographe et photographe près de Grenoble. Elle s'est pleinement investie dans ce projet et a interviewé avec beaucoup de tact et de patience MaRia et Jean.

Avec le décès de MaRia fin 2023 et dans la foulée, l'entrée de Jean à l'Ehpad des Orchidées², l'élan est brisé et le projet mis en veilleuse. L'autrice a pourtant tenu bon la barre et a su revenir vers nous avec des textes clairs et épurés, tirés de récits touffus partant tous azimuts. Elle a gardé l'essentiel et le ton tout en réduisant nombreuses digressions. C'était un challenge.

Début 2026, nous avons lu son travail, structuré autour de deux grands textes, celui des ancêtres de MaRia et celui de la vie du couple MaRia et Jean. Nous avons retrouvé beaucoup d'eux, un peu de nous et surtout le fil invisible qui relie toute notre famille. Houlala un sacré cocktail d'émotions fortes... la flamme du projet était ravivée !

Nous avons aussi intégré un cahier de photos légendées pour s'y retrouver facilement parmi les principaux acteurs de la saga familiale.

2 Oui... Jean habite aux Orchidées ! Cela ne peut pas s'inventer...

Enfin, la peinture *Famille-Monde* réalisée pour (ce qui allait être) le dernier rassemblement de famille à Venon, début 2023.

Et pour couronner le tout, vous pourrez même entendre leurs voix, au travers d'un petit montage d'extraits de leurs interviews, grâce au QR Code !



Nous avons voulu ce livre comme un coffre qui déborde d'informations précieuses sur les origines des Burner. À chacun-e de piocher ce dont il a besoin, de s'appropriier ce qui est nécessaire, de s'inspirer... C'est ce trésor que nous souhaitons partager et offrir à celles et ceux qui suivent.

*Ce livre est leur mémoire.
Et c'est aussi notre héritage.
Gratitude infinie.*

Céline, Mathieu et Simon

Le mot de la biographe

L'été chante dans le jardin.

Sous la glycine,
Les silences et les sourires,
Tisser le fil des souvenirs.

Les temporalités mêlées,
Sauter de l'un à l'autre,
La grande épopée Salvetti.

Rapprocher les cœurs :
De la Toscane à la Pologne,
De l'Italie à l'Alsace,
La rencontre du Sud et du Nord.

MaRia rencontre Jean :
Deux esprits différents,
Deux âmes dansantes.

Le cœur qui déborde,
La main qui guérit,
Ensemble, chérir la vie.

Des géraniums aux fenêtres,
Des enfants qui poussent,
Le Petit Paradis.

Dans le pré aux orchidées,
Écouter les paroles poèmes,
La conscience des fleurs.

Dans l'enregistreur,
Le chant du merle,
La voix fluette,
La tendresse qui affleure.

Souvenirs vivaces,
Racines vivantes,
Garder l'empreinte
À l'ancre-livre.

Entre les lignes,
La reliance.

Les survivants de mon coeur

par MaRia

Theobaldus, le Patriarche

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, mais on m'en a beaucoup parlé. Theobaldus, c'est Thibault en italien. Mon grand-père grandit à Bagni di Lucca, un hameau perché dans les montagnes de Toscane, un village spécialisé dans la fabrication de statues en plâtre. Comme ses frères et sœurs, ses cousins, il devient sculpteur sur plâtre. Il façonne des vierges à la manière des Della Robbia, des masques funéraires, des Jeanne d'Arc... ou encore des tirelires pour les forains ou des cochons pour les bouchers. Représentations divines, objets publicitaires... le jeune homme embarque sa marchandise et sillonne à pied les villages alentour. Partout, il est bien reçu. Si aujourd'hui, notre maison de Venon regorge de paniers, c'est parce que j'achète toujours à celui qui se présente à notre porte, un clin d'œil à mon grand-père marchand ambulant.

Theobaldus est un nomade. D'après ma sœur Itala, il aurait été cuistot sur les bateaux. Ce que je sais de son esprit vagabond, c'est son voyage à biclou avec un copain. Un jour, il part avec son ami. Un périple à vélo qui

commence en Italie, direction le Nord. Tous deux doivent être vaillants et costauds, car ils choisissent de traverser les Alpes suisses. Sur le tracé de leur itinéraire se trouve le col du Saint-Gothard, el passo del San Gottardo, culminant à 2107 mètres d'altitude. Un col légendaire, la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et la mer du Nord, le passage du sud vers le nord. Pour les deux baroudeurs, la route se poursuit jusqu'en Pologne. Un voyage au long cours, des crevaisons à tout bout de champ. À force de crever, ils n'ont plus de rustines. Alors, ils remplissent leurs chambres à air de foin. Et vogue la galère jusqu'à Breslau (Wrocław, la Venise polonaise). Les deux voyageurs s'attablent dans un bistrot et commandent une bière. La serveuse du bar revient avec deux pintes, crache dans la chope de mon grand-père. Il paraît que ça signifie : « Je te veux. » Après cette escale, Theobaldus reprend la route. Mais il revient chercher la jeune femme enceinte de leur premier enfant. Elle s'appelle Anna Scholtz. Teo emmène Anna à Fribourg-en-Brisgau en Allemagne. Le couple se marie dans cette ville nichée au bord de la Forêt-Noire.

Anna, la Husfrau

Massimiliano naît dans la foulée de la rencontre entre Anna et Theobaldus. Le premier d'une fratrie de douze enfants dont je ne connaîtrai que les huit survivants... Les survivants de mon cœur de la famille Salvetti, nom qui signifie Sauve-toi¹.

¹ En réalité, il est plus probable que ce nom soit dérivé du prénom Salvator (sauveur) qui est courant en Italie du Nord pour des raisons religieuses (celui qui est sauvé). Salvetti signifierait donc : « les descendants de celui qui est sauvé ».

Anna enchaîne les grossesses : douze naissances et quatre disparus. Un bébé mort-né, un enfant noyé dans le fleuve... je ne connais pas la cause du décès des deux autres disparus.

Que sais-je du tempérament de ma grand-mère paternelle ? J'ai une carte postale d'elle. Au dos est écrit : « Breslau 1922 Nostra Manna Anna Salvetti in visita in Germania », elle a la trentaine, mais elle fait déjà vieille. Cette carte, c'est l'image de la « Husfrau », la femme au foyer polonaise. La fille aînée d'Anna (ma tante Frida) m'a raconté qu'au mois de mai, Anna part souvent en promenade le matin de bonne heure. Quand elle demande à ses enfants « Qui vient avec moi ? », son fils Omero (mon père) dit toujours oui. Ils se lèvent aux aurores et partent marcher dans la rosée. Anna ramène toujours des bouquets de plantes à sécher. Ma grand-mère connaît les vertus des plantes, cette connaissance a infusé aussi chez mon père. Anna est uneoureuse de la nature. Je la crois aussi mystique.

Si ma grand-mère est très croyante, mon grand-père est un sculpteur de statues pieuses hérétiques. À Fribourg, la famille Salvetti habite près de l'église située sur Annaplatz. Les enfants vont au catéchisme. Jusqu'au jour où le curé exige que chacun ramène un livre de cantiques... une requête répétée par la fratrie à laquelle Theobaldus répond : « Puisqu'il faut chanter, vous viendrez chanter à l'atelier ! ». À partir de ce moment, les fils et filles de Theobaldus passent l'heure de caté à apprendre à modeler, gratter et polir pour confectionner les moules des statues.

La smala si installa in Toscana

Les enfants grandissent. L'aîné Massimiliano (mon oncle Max) va bientôt atteindre l'âge du service militaire. Avec la guerre de 14-18, il va être contraint de l'effectuer sous la bannière allemande. Pour Theobaldus, il n'est pas question que son fils aîné intègre l'armée germanique. Il prend ses cliques et ses claques et repart avec toute la smala à Bagni di Lucca. Il recrée une petite entreprise dans la station thermale, épaulé par Anna.

La famille s'installe dans une bâtisse au bord du fiume Serchio. Le fleuve emporte la vie du jumeau de Foresto. Un jour, le typhus entre dans la maison. Theobaldus dit alors : « Si on a tous le typhus, je ferme la porte et je jette la clé dans le fleuve. » Selma contracte la maladie. Pour faire baisser la fièvre, on la recouvre de draps trempés dans la rivière. Selma guérit.

À cette époque, la malaria est bien présente en Italie. Les moustiques pullulent. Régulièrement, les Salvetti descendent dans la plaine à Lucca écouter l'opéra. Avant le spectacle, ils passent toujours par la pharmacie Marsaglia. L'officine est juste en face de la cathédrale. Adultes et enfants boivent une potion à base de quinquina. Une décoction de plantes au goût fabuleux et très alcoolisée ! Un remède préventif contre le paludisme. L'élixir de quina, c'est le rituel des Salvetti. Un rituel qui m'a été transmis. Je me revois goûter l'élixir en compagnie de mon père ou de mon oncle. J'en bois juste une gorgée, cela me suffit pour être « pimpette ». Et j'en rapporte des litres à la maison.

Reprenons le cours de la vie de Theobaldus. Un jour, tout bascule. Après avoir fait douze enfants, sa femme Anna décède précocement, à l'âge de quarante-neuf ans. Un cancer probablement. Theobaldus dit alors à sa fille aînée Frida : « Maintenant, tu remplaces ta mère. » Frida n'a pas le choix. Elle devient la responsable du foyer, la mère de substitution par obligation. Quand des prétendants viennent à pointer leur nez, le patriarche les reçoit. Il leur fait la conversation : « C'est bien de venir la voir, mais c'est sans espoir. J'ai besoin d'elle. » Ils sont plusieurs à venir rendre visite au père. L'un d'entre eux apporte toujours des fleurs emballées dans du papier de soie. Quand il vient, Selma et Biche, les deux sœurs de Frida s'empressent d'annoncer : « Ah ! C'est papier de soie qui arrive ! ». Elles sont terribles, les sœurs ! Une drôle de clique, toujours prête à rigoler ! Si Frida sourit aux blagues de ses frangines, elle restera célibataire sa vie entière pour assister son père.

Ts'ruk ins Elsàss et la villa Anna

Massimiliano est-il sous les drapeaux au moment du décès de sa mère ? Il est parti sept ans, probablement en Syrie. Son service militaire italien terminé, il retrouve les siens. Dans la foulée, Theobaldus l'envoie en Alsace pour voir s'il y a moyen de s'y établir. Max déniché un appartement sous les combles dans un bâtiment de la rue Jules Ehrensam à Mulhouse. Toute la famille le rejoint. Et chacun se met en chasse pour dégoter un local d'entreprise. Finalement, c'est dans la rue des chèvres à Pfastatt (limitrophe de Bourtzwiller) que Theobaldus installe son atelier de statuaire (il existe d'ailleurs encore aujourd'hui des statues signées Salvetti TH Pfastatt dans certaines boutiques d'antiquaires alsaciens). En Alsace,

Theobaldus règne en pater familia. Ses fils l'aident à l'atelier. Et tout le monde se rend à pied à Thann au moment de la fête de Saint Patron du village, la fête de Saint-Thibault. Theobaldus est certes un hérétique, mais un marcheur avant tout.

Tout en vivant à Pfastatt, Theobaldus fait construire une villa dans les montagnes toscanes, la Villa Anna à San Macario in Monte. Les fils sont mis à contribution pour payer les travaux qui s'éternisent. Des artisans embauchés plusieurs années pour peindre les plafonds, etc. Les frères finissent par proposer au père de prendre sa retraite avec Frida et Biche à San Macario. Theobaldus accepte. Il s'installe avec ses deux filles dans la grande propriété aux oliviers et pergolas de glycine. Mais, avant de partir, il ordonne à ses garçons : « Vous restez, mais tous les mois, vous envoyez tant ! » Les frères se plient à la volonté du père... et se plaignent parfois. Foresto répétait souvent : « Je paye pour que mes sœurs attrapent les mouches. »

La villa achevée, il y a toujours des employés. Des ouvriers qui entretiennent le jardin, des saisonniers au moment des vendanges. Le patriarche loge son personnel sur la propriété. Un jour, ils sont trop nombreux, il n'y a plus assez de place. Theobaldus va voir le prêtre du village pour qu'il désacralise la chapelle de son domaine. Le curé lui demande de patienter. Huit jours après, il lui explique qu'il n'a pas trouvé d'hébergement. Dans sa tête, mon grand-père se dit : « Quand même, c'est ça le christianisme ! Il peut même pas loger des gens ! Moi, je vais les loger ! ». L'ecclésiastique finit donc par passer et la petite chapelle aux oliviers est désacralisée.

J'ai une photo prise dans la Villa Anna, celle de la visite d'Umberto, un prétendant de Biche qui vient régulièrement converser avec le patriarche. Le père et l'amoureux discutent près de la cheminée. Theobaldus est assis sur un fauteuil en rotin, Umberto en costume, souliers cirés et cheveux gominés, sur un tabouret au ras du sol. Umberto lui parle-t-il de son métier ou de ses passions ? Il est opticien et passionné de photographie ; il a d'ailleurs suivi une formation en développement argentique. Si les deux hommes échangent longuement, Biche et Umberto n'ont pas le droit de se parler. Alors, quand il repart, Biche le rattrape dans le couloir, Umberto lui glisse un billet. De causeries en billets doux, Umberto finit par devenir l'époux de Biche.

En Alsace, les fils continuent le métier du père. Après avoir expédié Theobaldus en Italie, Omero crée sa propre entreprise et engage ses frères. Rapidement, la mésentente s'installe. Foresto fait des travaux de bureau, on dit qu'il se tourne les pouces. Omero est représentant, chargé de ramener des commandes. On lui reproche de se balader. Libero est censé commencer à quatre heures du matin, mais il fait la grasse matinée et se pointe à onze heures. Omero finira par dissoudre la société (après son mariage) et la prendra à son nom tout en permettant à ses frères de créer leur propre structure. Les cinq frères travaillent toujours le plâtre fragile à la pluie alors qu'en Italie, les statuaires sont passés à « l'infrangibile » qui ne fond pas à l'eau.

Est-ce que Maria, ma mère, est un jour entrée dans la boutique d'Omero ? Où se sont-ils croisés dans les rues de Mulhouse ? Son cœur a fondu pour ce bello ragazzo... ainsi que celui de sa sœur Élisabeth pour Libero.

La légende raconte : « Quand les frères Salvetti sont arrivés à Mulhouse, tous les slips sont tombés. » Les deux sœurs sont tombées sous le charme des deux frères et les ont épousés.

Les origines de la lignée maternelle

Avant de devenir Madame Salvetti, ma mère s'appelait Maria Bey. Que sais-je de mes origines maternelles, les Bey-Goldschmitt ?

Mon arrière-arrière-arrière-grand-mère maternelle est une Bey, un nom important selon ma mère. Elle serait originaire d'un pays du Maghreb et la légende familiale raconte qu'elle serait arrivée en Alsace dans une chaise à porteurs...

Mon arrière-arrière-grand-père s'appelle Joseph Bey. Il épouse Philippine Müller. Ils vivent dans le Sundgau avant d'acheter et d'exploiter une ferme à Bourtzwiller. Ensemble, ils ont treize enfants : Hubert, Léon, Fortune, Eugène, François, Aloyse, Joseph, Marie, Jean Baptiste, Eugénie, Victorine, Léonie et Antoine. Hubert, l'aîné, est mon grand-père.

Mon grand-père maternel Hubert Bey est « Bergthai Klatscher », applaudisseur de briques : il tape deux briques l'une contre l'autre et il est capable d'entendre au bruit si l'une d'entre elles est fendue. Un contrôleur qui passe ses journées à écouter le chant des tuiles.

Ma grand-mère maternelle est tisserande. Elle s'appelle Élise Goldschmitt, fille aînée de Jean Goldschmitt et Élise Unimel. Elle a une sœur prénommée Marie. La jeune

femme anabaptiste mennonite, proche du calvinisme suisse très sévère, rencontre le Bergthai Klatscher. Comme tant d'autres, Élise et Hubert font un enfant de l'amour. Avec ce bébé né hors mariage, il est possible qu'ils n'aient jamais officialisé leur union...

Élise et Hubert vont avoir ensemble quatre enfants. Ma mère Maria est la benjamine. Elle a un frère et deux sœurs : Robert, Berthe et Élixa, tous élevés dans la religion calviniste libérale ou zwinglienne — moins stricte qu'en Suisse².

Ainsi, la protestante Maria épouse Omero le catholique. Mes parents font construire une maison à Bourtzwiller sur un terrain appartenant à ma grand-mère Élise. Au moment du décès de leur mère, Élise et sa sœur Gotha se rendent chez le notaire avec leur beau-père qui pense hériter. Mais le notaire le remet à sa place : « Mais Monsieur, vous n'avez aucun droit ! Ce sont ces deux demoiselles, les héritières. » Élise dit alors au notaire : « Je ne prends pas l'argent. Trouve-moi une maison à acheter. » C'est ainsi qu'elle devient la propriétaire d'une demeure à Bourtzwiller. Au moment du mariage de mes parents, mes grands-parents séparent leur terrain en deux. Mon grand-père Hubert installe un grillage, une porte et explique à Maria : « Ma fille, là-bas, c'est chez toi. Ici, c'est chez nous. Si tu veux venir, tu sonnes et on t'ouvre. » Mes grands-parents ont cette façon d'organiser les choses : garantir l'indépendance de chacun et ainsi préserver la paix.

2 MaRia n'en parle pas ici, mais l'histoire aurait pu s'arrêter en 1918. Les Allemands les avaient tous alignés dans la cours à Bourtzwiller pour les fusiller et puis l'annonce de l'armistice est tombée...miracle !

Ribambelle de filles à Bourtzwiller

C'est donc à Bourtzwiller que je vois le jour et que je grandis avec mes deux sœurs Itala et Béatrice. Itala est l'aînée. Si je n'ai pas connu mon grand-père Theobaldus, Itala l'a rencontré. Elle a même séjourné dans la Villa Anna avec notre mère. Omero les avait expédiées à San Macario pour vitaliser sa fillette malingre et chétive. Itala se souvient des paroles des passants : « Itala lavi » quand elle joue à lessiver au puits. Elle se rappelle aussi de la paralysie de Theobaldus, suite à un AVC, qui décèdera quelque temps après.

Quatre ans après ma sœur, je nais au cœur de l'été, le 21 juillet 1938. Après l'accouchement, Omero annonce à ses copains : « Encore une pisseuse ! » Au lieu de sabrer le champagne, ils trinquent à la bière ! Mes parents m'ont donné le même prénom que celui de maman. Alors, à la maison, on me surnomme Marianala (petite Maria) ou Moni (petit bonhomme en alsacien). Il y a aussi Mariagala, mon arrière-cousine.

Ce sont des surnoms affectueux. J'en ai un autre « Rose », celui-là n'est pas tendre. C'est le surnom donné par Tatane Berthe. Pendant la guerre, en 1942, notre famille réside une année à Moulins dans l'Allier. La tante Berthe, une des sœurs de ma mère, habite dans le coin. Cette femme n'a pas eu d'enfants. Je me revois devant sa porte, ma culotte dépassant de ma robe, à cause des élastiques trop étirés. Elle ouvre, me fixe avec ses yeux verts et elle lâche : « Rosa bay Rosi, Rose a la culotte qui dépasse sur sa jambe ». Un truc idiot, des paroles qui blessent profondément la fillette que je suis. Les larmes me montent aux yeux. Quelqu'un arrive : « Alors,

tu pleures ? » La tante rétorque : « Laissez-la pleurer. Sa grand-mère est morte. » Mais ma grand-mère est bien vivante... Cette expression m'a poursuivie toute ma vie³.

Décembre 1940 : j'ai deux ans et demi, ma grande sœur a quatre ans de plus. Tous les jours, nous déposons du sucre sur le bord de la fenêtre pour la cigogne. Une tradition alsacienne, un rituel pour apporter un nouvel enfant dans un foyer. Le 20 décembre, nos vœux sont exaucés. Alors que ma mère met au monde son bébé, Itala et moi, nous nous chipotons dans la chambre d'à côté : « Il s'appellera Italo ! Elle s'appellera Béatrice ! » Finalement, c'est une troisième fille qui naît. Ma grande sœur, du haut de ses six ans, promet de lui apprendre à lire et à écrire.

Trois filles et une ribambelle de femmes qui voltigent dans la maison... Chez nous, il y a toujours ma grand-mère Élise, des arrière-cousines comme Mariagala, des tantes et des cousines... Mon père est le seul homme au milieu de toutes ces femmes ! Dès que Maria dit quelque chose, toutes les femmes sont de son côté. Alors, pour être tranquille, Omero conclut souvent les discussions avec ces mots : « Fate che vi pare, Faites comme bon vous semble ». Quand mon père parle à ma mère en italien, il la vouvoie. De son côté, maman insiste pour qu'on parle italien.

3 À chaque fois que MaRia se débattait avec ses émotions « à fleur de peau » et que les larmes coulaient en public et que les gens autour d'elle la regardaient avec interrogation, elle répétait presque machinalement cette phrase « C'est rien,... ma Grand-Mère est morte ». Jean avait aussi une phrase-réflexe issue de traumatismes d'enfance. Elle revenait quand il se blessait bêtement ou s'en prenait à lui-même : « Mais quel con Madame votre fils ! »

Une maison débordante de vie

L'italien, on l'entend aussi quand mon père discute avec ses frères ou ses ouvriers. Les ouvriers sont des saisonniers venus d'un village de Bagni di Lucca « Pieve de Controni », la plaine des concombres (enfin plutôt des potirons). Mon père en héberge certains. Ils partagent notre vie pendant six mois. Je me souviens d'Alberto qui dort dans une chambre avec lavabo. Il vient prendre sa douche chez nous.

Au centre de ce tourbillon d'allées et venues, mon père est réglé comme du papier à musique : à cinq heures pétantes, il se lève. Il déjeune en lisant le journal, distribué dans la boîte aux lettres. À sept heures, il se met au travail. À midi pile, ma mère l'appelle pour manger. Il se fait servir avant tout le monde. Le repas achevé, il fait une petite sieste avant de retourner bosser. À six heures, il s'arrête. Il monte à l'étage, prend une douche et change de chemise. Chez nous, on fait la lessive toutes les six semaines.

Itala dit souvent : « en six semaines, mes pyjamas tiennent debout ! ». Pour tenir, mon père a une quarantaine de chemises... La repasseuse qui vient arrive à six heures du matin et finit juste pour attraper le dernier tram, vers minuit. Cette femme, je la revois dans la rue avec son chapeau aux rubans violets. L'uniforme de l'Armée du salut. Elle entonne des chants de Noël contre quelques pièces.

Si la petite blanchisseuse met la journée entière pour repasser le linge, il nous faut trois jours pour faire toute la lessive : elles sont trois ou quatre femmes dans la

buanderie occupées à battre le linge... Savonner, frotter, rincer, tordre et tout étendre dans le jardin. À côté des arbres fruitiers, une douzaine de draps flottent au vent. À deux heures du matin, maman nous appelle : « Il va pleuvoir ! Venez, on rentre les draps ! » Itala bougonne : « Demain y'aura du soleil ! Moi, je dors. » Alors que ma sœur replonge dans les bras de Morphée, je rejoins maman dans la nuit étoilée. La cane Gédéon nous entend et nous accompagne par des cancons. Ce sont des instants merveilleux, moi et maman qui me raconte les astres. On reste longtemps dehors. Et on finit par rentrer le linge. S'il est humide, on le suspend sur des cordages dans la cuisine. Et on retourne se coucher.

Notre maison est toujours pleine de bazar ! Quand ce ne sont pas les draps qui pendent, ce sont les gerbes d'herbes cueillies par ma mère qui séchent au plafond ! Les armoires regorgent de plantes, des tiroirs remplis ! Ma mère prépare des tisanes, des remèdes pour tous les maux. Si quelqu'un passe le pas de la porte, il n'a pas le temps de s'asseoir qu'il a déjà « les pinces » dans un bain de pieds. Cette passion pour les plantes qui soignent, elle la partage avec Omero. Il n'a jamais rien dit même quand notre logis ressemblait à une forêt vierge !

Maman a même un cousin suisse qui vient la visiter pour se faire soigner. Il s'appelle Karli, c'est le fils de Marie (la sœur de ma grand-mère Élise). Karli est architecte, sa femme est une artiste peintre et son père est homéopathe. Mais c'est ma mère qu'il vient voir quand il est malade : problèmes digestifs, malaises... Pour chaque souci, elle a une potion !

Karli habite à Bâle, à quarante kilomètres de Mulhouse. Il vient souvent à la maison. C'est Karli qui m'a emmenée déguster mon premier ris de veau. Quand il arrive, il gare sa décapotable à côté de la Citroën C4 de mon père.

Dans la voiture de papa, on rentre à neuf ! Elle a même un marchepied qui se déplie. Minots, mon père nous trimballe parfois en voiture, mais nous grandissons et il n'a plus le temps : « Débrouillez-vous avec le bus et le tram ! Les autres enfants n'ont pas de voiture ! » Passés dix ans, on roule à bicyclette et on enquille les pannes ! Pneus, freins, chaîne... il y a tout le temps des pièces à changer. Papa rouspète : « Qu'est-ce que vous faites avec vos vélos ! Sur le mien, je n'ai jamais de réparations ! » Itala, qui n'a pas froid aux yeux, lui répond : « Ton vélo, tu t'en sers juste pour aller récupérer ta voiture au garage... Tu l'utilises deux fois par an. Et encore, il rentre dans le coffre au retour... Nous, c'est tous les jours ! » Ma sœur, elle est vraiment terrible !

Itala a son caractère. Et elle est sûrement aussi un peu remontée contre mon père. Depuis longtemps, il a une amante qui n'est pas ma mère et ma grande sœur est au courant. Comme tous les Italiens, Omero mène une double vie. Cela remonte à la période de la guerre. Nous sommes en zone occupée. Chaque week-end, des bus sont affrétés pour que les habitants de la zone occupée puissent aller voir leur famille en zone libre. Mon père part avec Itala donner des nouvelles à la famille de ma mère, les Avinin à Belfort. Et patatras ! Il tombe in love de l'une des cousines, Jeanne Urban. Cette femme vient parfois chez nous. Pour nous, c'est « la tante Jeanne ». Je la revois faire sauter des crêpes alors que je joue avec sa fille. Entre mon père et ma mère, il y a un accord. Cela

ne change rien à la vie de ma mère. Et quand quelqu'un vient lui chuchoter : « Vous savez, on a vu votre mari... », elle rétorque : « Ah bon... Elle s'appelle Salvetti ? Madame Salvetti, c'est moi. Alors, qu'est-ce que vous venez me raconter ! Vous savez, à force de répéter, on se fait tabasser ! »

Ma mère a-t-elle d'autres amours ? Pour elle, c'est impensable. Si Maria n'a pas d'autres amants, le pasteur est secrètement amoureux d'elle. À chaque fois qu'il nous rend visite, ma mère fait le ménage à fond : « Vous jetez tout par la fenêtre ! Mettez les matelas au soleil et battez-les ! » Et le pasteur se retrouve à siroter un café filtre entre les coussins et les édredons ! Plus jeune, il s'est fait écraser sous le tram. Depuis, il a une prothèse, ça lui fait la jambe raide. À vélo, il pédale d'une seule gambette. Nous, les catéchumènes, ça nous fait rigoler. Les jours de pluie, quand il passe à bicyclette, on lance en chœur : « Attention ! Le pasteur avec le parapluie sur le vélo ! » Il nous entend glousser et il se venge. Au caté, il nous tape les doigts avec une règle. Un jour, il frappe vraiment fort. Je rentre chez moi en pleurant. Moi, et le pasteur derrière qui vient s'excuser. J'entends ma mère lui répondre : « Elle l'a peut-être mérité... » Maman lui pardonne tout ! Ça m'énerve de l'entendre prendre sa défense. Alors, j'attrape une règle et je me mets à taper n'importe où ! Une colère d'enfant...

L'expédition à la mer

L'été 1948, le pasteur propose à ma mère de l'emmener, elle et ses trois filles, à Palavas-les-Flots. Il part faire le culte un mois là-bas avec son épouse, son fils et Ursula, sa nièce de vingt ans. Il ne veut pas que son gamin soit

seul pour jouer. Ma mère accepte et nous voilà tous embarqués dans un train à destination de Montpellier. À Mulhouse, le train n'est pas encore « full full ». Notre petit groupe se tasse dans un coupé. Nous sommes dix dans un compartiment prévu pour six personnes. Six assis correctement, deux qui se coincent dans les interstices et deux autres personnes debout. Des valises de partout ! Le train s'ébranle et nous voilà embarqués pour quinze heures de trajet ! Après guerre, les voies sont en mauvais état. Ce genre de voyage tourne vite à l'expédition ! À Belfort, le train s'arrête pour accueillir de nouveaux passagers, mais il est déjà bondé. Dans le couloir, les gens se compressent encore un peu plus. Sur le quai, un couple attend pour rentrer. Le départ est imminent. S'ils ne rentrent pas maintenant, ils devront peut-être patienter douze heures de plus. À ce moment-là, Ursula, qui semblait ne s'occuper de personne, s'exclame : « On va pas les laisser là. Dis-leur de nous passer leur valise et qu'ils rentrent ! » Ursula bourre la valise par la fenêtre et le couple réussit à grimper dans le train in extremis. Ils ne sont jamais arrivés jusqu'à nous. Ils sont restés coincés dans le couloir. Quand ils sont sortis du train, ils nous ont fait dire de leur repasser la valise par la fenêtre.

Moi, j'ai dix ans à l'époque. Quand je repense à cette scène, je revis cet instant et les larmes viennent. La générosité soudaine d'Ursula me touche aujourd'hui encore. Mon cœur a conservé intacte cette émotion de l'enfance. Et je souris aussi en revoyant ma sœur Béatrice imitant le monsieur assis dans notre compartiment. Régulièrement, il sort un cornet acoustique du filet pour écouter les conversations. Il a une drôle d'allure, son sonotone collé à l'oreille ! Ma petite sœur ne loupe pas une miette du spectacle !

Après ce voyage en train, nous arrivons à la maison de vacances à Palavas-les-Flots. Le confort y est rudimentaire. Pour faire chauffer un plat, il faut allumer le feu, attendre les braises. Le pasteur finit par acheter un petit réchaud et une bouteille de gaz. Comme on n'a pas de four, on porte notre viande chez le boulanger pour qu'il nous la cuise. Une habitude que nous avons aussi en Alsace. À Palavas, nous découvrons surtout le Monoprix ! Dans notre campagne alsacienne, il y avait une épicerie de rien du tout. Ici, en 1948 sur le bord de mer, les premiers supermarchés sont déjà sortis de terre. Jusque-là, on ne savait pas que les chips existaient !

Les jours s'égrènent au rythme des vacances. Le pasteur célèbre la messe, mais il nous laisse dire la prière à chaque repas. Ma mère, ça l'agace : « C'est ça la vie d'un prêtre ! Il ne lit jamais la Bible ! » Elle s'imaginait que le prédicant vivait jour et nuit dans le livre sacré ! Moi, je me rappelle surtout qu'il passe des heures à se coiffer. Et je dois lui tenir le miroir. Il n'en finit pas d'ajuster sa raie. Un jour, je lui demande : « Écoutez, on ne pourrait pas placer le miroir quelque part ? J'ai mal au bras ! » Il me répond : « Mais bien sûr ». Il ne m'a plus redemandé après ça.

L'entreprise statutaire florissante

Pendant l'année, j'ai aussi des hobbies. Je fais partie d'une association de danses folkloriques. Le responsable du club et sa femme font un boulot incroyable ! Une vie de gentillesse et de don... J'ai un magnifique costume, une grande robe de crochets et dentelle, tissée à Lyon. Avec mes copines, je fais tourner nos robes dans les festivals et je parade aux défilés. J'entends souvent mon

père râler : « Tu acceptes de défiler dans les rues ! Tu as d'autres choses à faire ! ». Mon père ne vient jamais me voir. Il n'aime pas le folklore. Il est aussi bien occupé par son entreprise. En saison morte, il refait les moules en gélatine de ses statuettes de plâtre. Un procédé secret. Les ouvriers n'ont pas le droit d'assister à la fabrication. Mon père fabrique ses moules et coule ses statues dans la cave de notre maison. La cave est haute, elle dispose de fenêtres qui donnent sur l'extérieur et apportent de la lumière. Les pièces sont ensuite mises à sécher dans un « immeuble séchoir » de cinq étages !

Omero confectionne des crèches, des vierges, des objets publicitaires... Son entreprise est florissante. Avant-guerre, entre 1925 et 1939, il emploie jusqu'à trente-cinq ouvriers. Les jours de foire, les forains font la queue devant sa boutique et il doit répartir la production pour que chacun reparte avec un objet pour son stand. Cette effervescence se traduit à la maison par l'accueil régulier des ouvriers. Mais chez nous, c'est aussi le défilé permanent des frères et sœurs de papa qui viennent d'Italie et arrivent parfois à deux heures du matin !

La fratrie de mon père Oméro, c'est tout un poème !

Massimiliano, le passionné d'opéra

Il y a Massimiliano, l'aîné. On l'appelle Max. Il a une belle écriture. Jeune, on le poussait à aller travailler dans une banque à cause de sa belle écriture ! Il connaît tous les opéras par cœur : *Les Noces de Figaro* (Mozart), *Madame Butterfly* (Puccini), *La Traviata* (Verdi), *Le Barbier de Séville* (Rossini)...

Max donne la réplique à sa sœur Biche. Ensemble, ils peuvent tout chanter⁴ !

Max a un fils prénommé Ario (qui a huit ans de plus que moi). Gamin, Ario joue souvent avec Marcel (le fils de ma tante Selma et de Louis Kleitz originaire de Dossenheim dans le Bas-Rhin). Ensemble, ils font les quatre cents coups. Quand ils sont chez mes parents, ils piquent le pistolet à peinture de mon père. Ils pissent dedans et ils arrosent les statues avec le vaporisateur rempli d'urine !

Ario, devenu jeune homme, va collaborer un temps avec mon père à l'atelier avant de devenir technicien sur les lignes à haute tension. Ario est décédé jeune, dans un accident de voiture. Mais j'ai de nombreux souvenirs avec lui. Je me souviens de cet après-midi d'été, un 21 juillet 1945. Ce jour-là, je fête mes sept ans. Moi et mes copines, on va voir Ario « On a envie d'une glace ! » Il répond : « évidemment ! » et il sort son portefeuille, nous donne l'argent. On se précipite chez le marchand de glaces. On ne s'attendait pas à ce qu'il nous dise oui.

Ario nous emmène parfois camper dans les forêts vosgiennes. Un été, il monte avec Itala jusqu'au lac d'Alfeld. À seize ans, Itala reste huit jours seule dans la tente d'Ario avant qu'on ne la rejoigne le week-end. Je me souviens d'une marche nocturne pour rejoindre le lac. La nature ensommeillée, les étoiles au-dessus, c'était fabuleux ! Des cousinades exceptionnelles !

4 C'est de là que vient la connaissance et la passion de MaRia pour l'Opéra. Avec son casque vissé sur les oreilles, elle peut les écouter toute la nuit durant sans ressentir la fatigue...

Foresto, l'aiguiser de ciseaux

Il y a aussi Foresto. Il s'est fait « baptême en Poloni ». Comme ses frères, Foresto est statuaire. Il s'associe un temps avec Bruno. Ils montent une entreprise à Moulins. Un jour, ils arrêtent leur collaboration et Bruno repart en Italie. Foresto retourne en Alsace et rencontre sa première épouse Claire. Elle est fille d'architecte et très riche. Le couple s'installe dans une belle villa sur les hauteurs de Mulhouse, un quartier chic. Foresto recrée une entreprise et engage Max.

L'hiver, les jours de match à Bourtzwiller, il passe le soir à la maison. Ma mère prépare souvent des châtaignes cuites avec du lard ou du jambon. Elle ajoute un peu de fenouil, quelques feuilles de laurier et elle saupoudre le tout de sel et de sucre. Foresto, ça le hérise : « Ah ! Malheur ! Pourquoi vous mettez du sel et du sucre ? Qu'est-ce que vous gaspillez ! » Ma mère lui répond : « Comment voulez-vous que je fasse ? » Quand elle lui pose la question, il arrête de maugréer... Foresto, c'est l'emmerdeur de la famille ! Je me rappelle qu'il sait transformer un couteau normal en couteau crénelé. Maman le surnomme d'ailleurs « Scharaschliffer, l'aiguiser de ciseaux » en Alsacien, c'est très péjoratif... Si Foresto sait affûter, il sait surtout critiquer...

Foresto devient père trois fois. Trois filles : Marie-José, Sandra et Bruna. Il finit par demander le divorce, mais il y a un non-lieu pour cause de motifs insuffisants. Il reste marié, mais il quitte le domicile conjugal... Il paraît que ce sont ses filles qui le foutent dehors tellement il est insupportable ! Il finit par atterrir chez nous.... Ma mère a sa famille, elle accepte aussi d'accueillir les frères et

sœurs de mon père. Foresto vient habiter dans l'appentis adossé à notre maison. Il occupe une petite chambre à l'étage. Il a un hobby, la peinture naïve à la manière du Douanier Rousseau. Il n'a pas son talent, ce qui ne l'empêche pas de couvrir la montée d'escaliers avec ses tableaux. Moi et mes sœurs, on vient les regarder quand on a envie de rigoler ! Grâce à sa riche épouse, Foresto n'aura plus besoin de travailler. Il vit sur ses rentes et trouve une nouvelle compagne. Il l'appelle « Sa Madame » et nous dit qu'elle est châtelaine à Wattwiller. Comment cette femme a-t-elle pu le supporter ? Le mystère reste entier...

Que deviennent les filles de Foresto ? Marie-José, évidemment, recherche un père. Elle travaille chez un monsieur dont elle devient l'amante. Un monsieur qui lui fait un enfant (une fille qui deviendra une extraordinaire musicienne). J'entends mon père la mettre en garde : « Sois raisonnable. Laisse cet homme tranquille. Pense à sa femme. » Je me souviens de sa réponse : « Toi qui as une double vie, tu oses me dire ça ! Tu devrais te regarder dans une glace ! Oui, je te ressemble ! » Pour mon père, c'est la plus grande des offenses. De son côté, Sandra épouse un Italien qui prend aussi une autre femme. Elle ose dire à ma mère : « Il m'arrive la même chose qu'à toi. » Et maman répond invariablement : « Moi, je ne te ressemble pas. »

Libero, la liberté

Le troisième frère, c'est Libero. Celui qui a épousé Élisabeth, la sœur de ma mère. Les Italiens, ils mènent une double vie, une triple vie, ils ont quatre femmes à la fois... Libero est un authentique Italien. Élisabeth finit par le mettre

dehors. Depuis le premier étage du 10 rue Sébastien Bourtz, elle lui envoie tous ses habits l'un après l'autre. Et elle demande le divorce. On a retrouvé les actes du divorce... Un texte fabuleux ! Une pluie d'injures ! Je me souviens de l'adorable surnom que Libero donne à son épouse, « aëlta soï » qui signifie « vieille truie » en alsacien. Si Éliisa est désormais officiellement une femme célibataire et libre, Libero est toujours marié. À l'époque, le divorce n'existe pas en Italie. Celui prononcé en France n'a aucune valeur juridique là-bas. Des années plus tard, Libero rencontre Brigitte. Ils partagent leur vie. Mais il n'a toujours pas le droit d'épouser sa compagne.

Ils se rencontrent alors qu'elle séjourne en Italie. Ces deux-là se plaisent. Mais Brigitte finit par rentrer en Allemagne, son pays natal. Le temps passe, les frontières se ferment. L'Allemagne d'après-guerre se scinde en deux territoires séparés par une frontière, le rideau de fer. Deux terres pour deux systèmes idéologiques : le capitalisme et le communisme. Brigitte est Allemande de l'Est. Pour la faire passer à l'Ouest, mon oncle demande à ma mère le passeport de ma grande sœur Itala Salvetti. Il demande le papier, mais sans dire pourquoi il en a besoin. Ma mère, elle donne sans se poser de questions, elle est comme ça. C'est ainsi que Brigitte passe la frontière dans le sidecar de Libero en se faisant passer pour sa sœur. Dix ans plus tard, elle me racontera son évasion : « Grâce à ta frangine, j'ai pu sortir et faire des études en Italie. »

Moi aussi, j'ai des souvenirs du sidecar de Libero. Nous sommes en 1954, j'ai seize ans. Mon oncle m'emmène dans son engin. On sillonne ensemble les routes alsaciennes pour aller saluer (trente ans plus tard) les anciens clients

de Theobaldus. Vierges et crucifix, tirelires cochons... Mon grand-père a laissé un peu partout des traces de son passage. Je me souviens d'une dame s'exclamant : « Vous n'êtes jamais repassé ! Je voulais vous acheter une Jeanne d'Arc ! » On salue et on repart dans le sidecar. C'est un butin de guerre, une machine énorme ! On rentre à six dedans : deux sur la moto, quatre dans le panier. À l'époque, il n'y a pas de limitation de vitesse. Libero, il roule à fond la caisse... À 160 ou 180 km/h, le vent te tire la peau en arrière, un vrai massage du visage !

La Bella Vita con Libero e Brigitte

Vers mes dix-sept ou dix-huit ans, je vais vivre presque un an en Italie chez Libero et Brigitte. Je la revois laver les chaussettes de son Jules à la main. Je me souviens de la salle à manger. Un buffet bas, un vaisselier, une table immense... et c'est tout ! Ce n'est pas le bordel comme chez nous. Sauf peut-être les jours où Libero ouvre les cages de la véranda aux oiseaux. Il ouvre aussi la porte de la véranda qui donne sur la salle à manger. Les piafs s'engouffrent dans la pièce et chient partout ! La nappe était déroulée, le couvert dressé. Y'avait plus qu'à tout enlever et tout recommencer ! Certains soirs, on fait rôtir des poulets à la broche. Moi, je plume la volaille. Un de ces soirs, Libero rentre. En cuisine, le poulet est grillé. Mais mon oncle propose : « Et si on allait à la mer ? » On laisse tout en plan et on roule, parfois trois heures durant, pour aller mettre les pieds dans l'eau, déguster une pizza sur la plage en bord de mer. Cette époque, c'est du délire ! Chez mon oncle, ça parle anglais, allemand, italien... On écoute tous les opéras italiens ! Brigitte met parfois des disques de danses folkloriques alsaciennes et je tourbillonne dans la pièce ! On danse jusqu'au bout

de la nuit. Avec Brigitte, on visite tous les musées, les expos... Et les soirées diapositives ! À l'époque, c'est tout nouveau. Nature, montagne, arbres... On assiste à toutes les projections. Quand on part en vadrouille, on dort dans des auberges de jeunesse. Je me rappelle cette fois où nous nous sommes présentées à l'accueil en faisant semblant de ne pas comprendre l'italien. Je revois les filles de l'accueil se regarder et se plaindre : « Vatene alla pesca ! comment on va aller à la pêche pour leur donner les infos... » J'en rigole encore quand j'y repense. C'est la vie de bohème, une année fabuleuse !

À l'époque où je suis avec Jean, nous venons passer deux jours chez Libero. Mon père est là aussi avec sa dulcinée. Il est gêné en nous voyant. Quand il présente la dame à Jean, il dit « Voici la tante Berthe » ; mon amoureux marche à fond... Et tous les deux, nous lui parlons en allemand alors qu'elle est alsacienne ! Face à mon père, je fais semblant de ne pas savoir.

Bruno, l'américain

Mais revenons aux ancêtres... Le dernier fils de Theobaldus, c'est Bruno. Il épouse Lina. Pour la petite histoire, Lina a vécu aux États-Unis avec ses parents. Sa sœur Marilina naît sur le paquebot qui les ramène en France. Devenue femme, Marilina épouse un des douze frères Savonito qui ont créé la grosse entreprise de construction en Alsace. Ils feront construire pour leur fratrie et leurs enfants un nombre incalculable de maisons ! Bruno épouse donc Lina. Ils ont deux enfants : Mario et Aneta. Mario naît en France puis la famille s'installe à Lucca. À la vingtaine, je suis accueillie chez

eux pendant environ six mois. Mon cousin m'embarque à la foire. Et hop ! Tout le monde dans l'auto-box⁵.

Mario a le goût du voyage. Il part aux États-Unis, demande la nationalité américaine et effectue son service militaire là-bas. Après la quille, il reste sur place, à San Francisco. Il enchaîne les petits boulots : fabricant de cagettes à oranges en journée, serveur dans un resto le soir. Un soir, il reçoit un minuscule pourboire. Il prend la monnaie et clame dans la salle : « Qui veut rentrer en autobus ? ». Mon cousin, il n'a pas que la bougeotte, il a aussi du culot ! En 1991, nous sommes allés aux USA. On avait prévu de se voir avec Mario qui vivait toujours à San Francisco. Il est venu nous rejoindre à Las Vegas. Il est arrivé au camping où nous séjournions. Il a demandé à l'accueil : « Où sont les Salvetti ? ». Mais nous étions enregistrés sous le nom de Burner. Mario nous a cherchés, puis il est reparti. On s'est loupés bêtement pour une histoire de patronyme !

L'échange de marraines

D'autres membres de ma famille partent vivre outre-Manche. Après son divorce, la sœur de ma mère Élisabeth travaille au Canada puis aux États-Unis. Des années plus tard, elle revient en France. Entre-temps, mes grands-parents maternels sont décédés. Il y a eu une succession irrégulière. Le frère a payé trois fois plus de droits de succession que ses sœurs.

⁵ Une autobox est le nom alsacien pour les auto-tamponneuses des fêtes foraines.

Élisa est bien décidée à rétablir la situation, mais ma mère temporise : « Laisse tomber. On est vieux. On ne va pas se fâcher avec notre frère Robert pour trois sous. »

Ma mère, elle laisse couler... Elle n'est pas attachée aux choses matérielles. Élisa est aussi ma marraine. Enfin, pas tout à fait. Avant la naissance d'Itala, ma mère demande à Berthe d'être sa marraine. Celle-ci refuse : « T'es pas folle de faire un enfant à trente-six ans ! » Alors, Maria lui répond : « C'est pas grave, j'en trouverai une autre ! » Et elle demande à sa seconde sœur qui accepte. Quatre ans plus tard, je nais. Cette fois, Berthe propose que je devienne sa filleule. Devenue jeune femme, je pars en Afrique. Élisa est de l'autre côté de l'Atlantique. Et Berthe qui ne supporte pas la solitude est chez tout le monde sauf chez elle. Elle rend souvent visite à Itala qui finit par proposer qu'on échange nos marraines. C'est ainsi qu'Élisa devient ma marraine.

Il y aurait bien sûr encore d'autres histoires à raconter sur la famille Salvetti, mais je crois vous avoir transmis l'essentiel. Vous connaissez maintenant les survivants de mon cœur. Le prochain chapitre s'écrit à deux voix : l'histoire de Jean et moi.

Famille Salvetti (les enfants d'Anna et de Theobaltus)
de gauche à droite, de haut en bas :
Bruno, Libero, Omero
Foresto, Frida, Béatrice, Selma, Massimiliano





«Breslau 1922,
Nostra Manna
Anna Salvetti
in visita
in Germania »

Ma grand-mère
maternelle Anna



Mon cousin
Marcel Kleitz
(le fils de Selma),
Frida et Theobaltus



Massimiliano et son fils Ario (mon cousin) avec Theobaltus



Theobaltus et Umberto (le futur mari de Biche)
Photo prise dans la Villa Anna à San Macario in Monte



Berthe Bey jeune



Photo du mariage de nos parents
Omero Salvetti et Maria Bey le 27 août 1925

Page de gauche :

Mariage Berthe Bey avec Georges Avinin
(mariage Massimiliano Salvetti, avec Lucie Gerhardy au centre)

À gauche : Omero Salvetti et Maria Bey

À droite des mariés : Libero Salvetti et Elisa Bey,

à côté d'eux Foresto Salvetti puis Hélène Gerhardy (sœur de Lucie)

Derrière la mariée, Selma Salvetti et son mari Louis Kleitz. à sa gauche, Bruno Salvetti puis le père Gerhardy



Noël 1942

Devant :

Moi assise sur les genoux de ma grand-mère maternelle Élise Bey, la tante Léonie Schwartz née Bey (la fille de Victorine, sœur de mon grand-père maternel Hubert Bey), ma sœur Itala et ma tante Berthe

Debout derrière :

l'oncle Albert Schwartz (époux de Léonie) et maman (Maria Salvetti)

Ma tante Berthe est venue clandestinement cachée dans un transport de cochons parce qu'elle demeurerait à Belfort puisque DMC avait déménagé à Mulhouse au début de la guerre et son mari Georges était employé au service titre S.

Page de droite, photo du haut :

Moi jouant avec ma grande sœur Itala et ma tante Élisabeth Petite, on me surnomme « Marianala » (Petite Maria) pour différencier mon prénom de celui de maman.



Les Alsaciennes (1946)

Itala et moi en costume alsacien tenant la main de notre petite sœur Béa. La dame en noir est peut-être tante Selma et le jeune garçon serait Marcel, le fils de Selma.



Au 1^{er} rang : Mon cousin Freddy Bey et son petit frère Patrick (les fils de mon oncle Robert Bey, le frère de maman), Itala, Béa et moi

Au 2^e rang : Inconnu, ma cousine Andrée (dite Dédé, fille de Robert), Roland (fils de Robert), deux jeunes filles inconnues et Élisabeth (la sœur de maman)

Page de droite :

Au 1^{er} rang : Enzo Marziali (le fils de Giuseppe Marziali, ouvrier de mon père), Pierre (petit frère de Marco), Marthe (mère de Marco), Marco, Itala, Béatrice et maman (Maria Bey)

Au 2^e rang : Omero Salvetti (mon père), une Bey (cousine de ma mère), Marikala (cousine de ma grand-mère), ma grand-mère Élisabeth Bey, juste derrière elle : Eugénie Bey (belle-sœur puis femme du parrain de Marco) et son époux

Au 3^e rang : Gilbert Schupp' et sa copine Myriam (amis des mariés)

Au 4^e rang : Louise Bey (une cousine de maman), ma cousine Juliette, ma tante Berthe, ma cousine Marie-Josée (fille de Foresto Salvetti), Georges Avinin (dit «parrain», l'époux de Berthe) et moi





De haut en bas,
de gauche à droite :

ma mère Maria (vers 1944)
ma petite sœur Béa
moi lors de ma confirmation
protestante en 1952 (j'ai 14 ans)
ma tante Élisabeth (27 août 1952)



Mulhouse, octobre 1945 : ma mère et ses deux sœurs
(les filles d'Élise Goldschmitt, épouse d'Hubert Bey)
De g. à dr. : Élisa Bey, Berthe Bey-Avinin, Maria Bey-Salvetti



Pfetterhouse Sundgau en décembre 1964,
Mariage de Christian Besson et Christiane Burner (la sœur de Jean)
pendant les fêtes de Noël

page de gauche : la signature des registres

page de droite : en haut, moi et Jean à la table des mariés
Nous fêtons en même temps notre mariage (réalisé en Afrique en
aout de la même année). Le couple de dos : M. et Mme Garnerey

en bas, la jeune femme qui passe derrière avec la coiffure de Nana
Mouskouri, c'est moi ! (d'où mon surnom à l'époque).



**nous
nous
marions !**



Maria Salvetti et Jean Burner
vous font part de leur décision de se prendre
pour
Mari et Femme

FÉTICHE ASHANTI DE LA FÉCONDITÉ



Notre adresse :

Monsieur et Madame Jean Burner
Direction de l'Enseignement Technique
B. P. 2852 ABIDJAN
(République de Côte d'Ivoire)

La cérémonie du mariage aura lieu
en Côte d'Ivoire, en la ville d'Abidjan,
à la saison des pluies de l'an 1964

Notre faire-part
de mariage

1982 : ma mère Maria
à Sainte-Marie-aux-Mines
Elle est en cure avec Béa.

en bas, moi et ma mère :
les deux Maria !

Mes enfants Simon,
Céline et Mathieu
prénomment
leur grand-mère
« Mamama ».





Repas de famille, de g. à dr. : Madeleine (visage coupé)
et son époux Pierre Werle (frère de Marco), Jean
Eric (fils de Marco et Itala, décédé d'une rupture d'anévrisme en 1995)
Omero, Marco, Marthe (la mère de Marco et Pierre)



juin 1986
à Tain-l'Hermitage (Drôme)
de gauche à droite :
Itala, Jean, Béatrice
et une aide-soignante

Brigitte Ultsch, la compagne
de mon oncle Libero
(le frère d'Omero)





La vie autrement de MaRia et Jean

par eux-mêmes

La danse de la rencontre

Jean

MaRia et moi, nous fréquentons la même école à Mulhouse, le collège d'enseignement technique. Moi, je viens d'un petit village alsacien, Illfurth. Lorsque j'ai douze ans, mes parents déménagent à Mulhouse. De la 6e à la 3e, je fréquente le collège traditionnel. En classe, je suis nul. Je rate le BEPC. Mes parents décident alors de me mettre dans un enseignement technique, commercial. Je passe mes deux mois d'été dans l'école pour rattraper le retard. Puis vient la rentrée des classes. Je suis en compta. MaRia est à côté, en secrétariat. Des classes non mixtes. De temps en temps, des surprises-parties sont organisées par les deux classes. Les garçons invitent les filles. J'invite MaRia.

MaRia

Notre première surbourn, c'est une soirée de fin d'année. Ce soir-là, il fait terriblement chaud. J'ai retiré slip et soutien-gorge. Je porte juste une robe. Je suis pire que les Italiens...

Légendes page de gauche et page précédente :

MaRia, Jean, Céline, Mathieu et Simon

devant la maison familiale, le Paradiso de Venon, automne 1978.

les mêmes, devant le hêtre pourpre, 42 ans plus tard, été 2020.

Jean

Avec les copains, je viens la chercher chez elle. Elle ouvre la porte. La petite Italienne... Plus libre, plus indépendante, plus évoluée, plus belle que les Françaises... Tout de suite, je l'ai trouvée exceptionnelle. Dans la soirée, on partage une ou deux danses. Je suis troublé. Très vite, je lui dis : « Je te drague pas. Moi, c'est pour rester avec toi. » Je suis sincère. Je n'ai pas de doutes. MaRia, elle est tout ce qu'on ne pouvait pas être... Nous, les Alsaciens de famille traditionnelle. Elle, la fille du Sud... avec une liberté de vie extraordinaire !

MaRia

Comment je suis tombée dans ses bras ? Je ne sais pas vraiment. À cette époque, il a les cheveux blonds, une brosse haute comme ça ! J'aime ses cheveux en brosse. Et son vélo ! Un super vélo de course très léger. Avec Jean, on ne se voit pas très souvent. Un autre garçon me courtise aussi. Je me souviens être allée avec lui aux Rencontres amicales France-Russie en octobre 1956. Lui, il me raccompagne tous les jours à bicyclette. Jean ne m'a jamais raccompagnée à vélo. Mais avec le gars au biclou, on parle juste des matchs. Il n'est pas question de quoi que ce soit d'autre.

Jean

C'est la période du Rideau de fer. Je vais aux manifestations pour l'Indépendance de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie. J'ai un fort sentiment anticommuniste, pas primaire, mais bien assumé, bien réfléchi. Une manière aussi d'affirmer mon autonomie de pensée. MaRia et moi, on n'a jamais mélangé la politique. MaRia ne va pas dans les manifs. Mais tous les deux, on

commence à danser de plus en plus dans les surboums. Et on devient très forts en danses. Rock, cha-cha-cha, paso doble... Pas les petites danses nia-nia nia-nia. Nous, faut que ça soit boom boom ! Quand les autres arrêtent de swinguer, vers les deux-trois heures du matin, on prend la relève. Tous les deux, tous seuls sur le parquet de danse. Notre spécialité : le paso doble. Ce n'est pas ma culture. Est-ce MaRia qui m'enseigne les pas ? Non, on apprend ensemble. On invente notre danse.

MaRia

Jean, il danse d'une façon tellement personnelle, si originale... Il faut s'adapter. Nos paso doble n'ont rien de commun avec les vrais paso doble ! Dans la danse, nous sommes complètement déchaînés. On danse endiablés. On danse en transe.

Jean

On trouve une liberté totale dans la danse ! La danse reste un des mouvements premiers. Quand on ne peut pas parler, quand il n'y a même pas les mots... On peut exprimer certaines choses profondes par la danse. Des choses qu'on ne peut pas approcher autrement. Dans la danse, des mondes inconnus s'ouvrent à nous. L'univers des mystères. Il y en a beaucoup. Ces mystères de la vie, il n'y a rien d'autre à faire que de les danser.

MaRia

Toute notre vie, nous avons dansé. Dès qu'il y avait de la musique, on dansait. En soirée ou en journée. Avec nos amis, notre famille, nos enfants... Nous avons toujours dansé.

Jean

Cette liberté dans le mouvement nous relie. Je suis touché aussi par l'ambiance familiale chez les Salvetti. La grande intimité entre la mère et les filles. Chez MaRia, l'amour déborde. Chez mes parents, il faut vivre comme il faut. La vie est orchestrée selon des règles et des normes. Une éducation rigide, à distance les uns des autres. Une enfance marquée par l'absence.

MaRia

Jean, il n'a pas eu tout le cœur de sa maman et a perdu sa sœur Élisabeth très jeune. Elle était comme sa petite maman... Il a vécu ces traumatismes profonds dans sa jeunesse. Aujourd'hui, ces manques l'empêchent parfois d'être dans le cœur.

Jean

Vous avez beau faire ce que vous voulez, ces instants-là sont gravés. Parfois, il y a beaucoup d'amour, mais vous le ressentez comme une absence parce que vous avez vécu l'absence. C'est ça, la répétition. Le traumatisme, c'est ça.

MaRia

Jean et moi, nous nous sommes vus, revus, et très vite nous sommes allés dans le même sens. Notre complicité était évidente : nous regardions dans la même direction, avec la même envie de liberté.

Après le collège, j'ai travaillé une année à Strasbourg où j'enseignais à l'école hôtelière. La professeure que j'ai remplacée travaillait également dans le bar de l'hôtel

pendant les vacances. J'ai suivi et j'ai moi aussi exercé dans ce bar durant mes congés.

Jean

Je rejoins MaRia à l'école hôtelière. Il n'y a qu'un lit dans sa chambre. Nous couchons ensemble pour la première fois. À partir de ce moment-là, nous, on est ensemble ! On se considère comme mariés. Nous nous occuperons de la paperasse plus tard.

Le rêve africain

MaRia

Après Strasbourg, je travaille encore dans deux villages et à Noël, je pars en Côte d'Ivoire. Je suis attirée par la découverte d'autres continents depuis que j'ai entendu les discussions de mon père avec son ami policier installé en Nouvelle-Calédonie. Je me souviens de ses paroles : « Ici, c'est une autre conception de la vie. Rien à voir avec la vie en Europe. » Moi, ça me donne envie d'aller voir de mes propres yeux, peu importe le pays. Il y a un poste d'enseignante en matières commerciales à Abidjan. Je pose ma candidature et je suis prise. Je pars en 1959, à l'âge de vingt-et-un ans. Je vais découvrir l'Afrique et y rester quatre années.

Jean

MaRia est partie bosser en Côte d'Ivoire. Moi, j'ai commencé à travailler à Mulhouse dans un cabinet d'expertise comptable. Et nous gardons le contact. Nous nous envoyons des lettres. Nous sommes quand même à des milliers de kilomètres. Puis je trouve une place dans

un cabinet qui intervient dans plusieurs pays d'Afrique. C'est là que je rejoins MaRia en Côte d'Ivoire. Je travaille à Abidjan et je loge chez elle. À ce moment-là, nous vivons ensemble.

MaRia

Et nous décidons de nous marier, ici, en Afrique. Pourquoi ce choix ? Pour le plaisir ! La cérémonie a lieu le 4 août 1964 à Abidjan. Un mariage civil avec deux copains comme témoins. Et un faire-part envoyé à nos familles sur lequel est écrit « La cérémonie aura lieu à la saison des pluies ».

Jean

On a été vache avec les parents. On leur a dit : « Si vous voulez, vous venez. » C'était décidé, terminé. On les avertissait qu'on se mariait. Pour la famille de MaRia, c'était naturel. Pour mes parents, c'était impossible et impensable. On était considérés comme des marginaux. Évidemment, personne n'est venu. Pour moi, c'était un acte d'indépendance par rapport à ma propre famille. Je crois qu'ils ne l'ont jamais vraiment digéré.

MaRia

Ta frangine s'est mariée la même année, au mois de décembre. On a fait un grand repas pour célébrer les deux mariages. Ton papa a seulement dit qu'il n'approuvait pas qu'on ne soit pas mariés à l'église. Il n'a rien dit de plus.

Jean

Moi, je suis vraiment laïc, plus que distant vis-à-vis de la religion. « La religion est l'opium du peuple ». Je suis

convaincu de ça, profondément. D'ailleurs, tout ce que la religion a généré l'a prouvé. Je suis un incroyant. Je ne supporte pas le dogme. Dans ma famille alsacienne, ce sont des religieux. Dans la famille italienne de MaRia, ils vivent la spiritualité.

MaRia

Moi, je suis une hérétique, car je suis protestante. Avec ma mère, on lit la Bible. On pique les psaumes. Je vais même faire un temps « monitrice de l'école du dimanche ». En Alsace, j'enseigne les histoires bibliques aux enfants un quart d'heure tous les dimanches matins avant le prêche du pasteur.

Jean

La famille de MaRia, ils ont une bonne relation à la religion. Le pasteur est un copain. Il vient à la maison. Il drague la mère de MaRia. Moi, je trouve ça très sympa ! Après notre mariage, nous partons en voyage de noces dans la réserve de faune de Bouna au nord-est de la Côte d'Ivoire.

MaRia

On emprunte la Renault 4 du père Loubba. Je donne un cours privé à ses élèves dans la brousse. Je me rappelle cette fois où je faisais passer les examens. J'avais demandé à une élève si je pouvais assister à une fête. Elle m'a dit : « Oui, quand vous reviendrez donner les résultats. » Quand on est revenus, Jean n'avait pas envie d'assister à la fête. Et moi, je ne l'ai pas raisonné. On a dit qu'on ne pouvait pas rester. J'ai reçu un courrier de cette fille : « Honte sur toi... » Je ne me le pardonne pas encore aujourd'hui de l'avoir laissée en plan...

C'est donc dans la traction de Monsieur Loubba que nous traversons la réserve. Nous dormons dans des rest house, des bungalows où l'on nous sert un thé très fort à six heures du matin. On parcourt des centaines de kilomètres de piste. De la piste en terre battue qui descend, remonte, descend, remonte... À chaque creux, de l'eau stagnante et boueuse. Il faut prendre son élan, aller à toute vitesse sinon on s'enlise dans la vase.

Jean

Inévitablement, on doit parfois pousser le véhicule. Les moustiques prolifèrent dans ces gouilles. Ils sont des milliers sur nous. Évidemment, je finis par attraper le palu. On se dit, faut rentrer à l'hôpital, mais on a des centaines de kilomètres à traverser. Nous avançons tandis que ma fièvre monte.

MaRia

On n'est pas anti-médicaments, mais on n'a rien pris avec nous, ni nivaquine ni autre produit chimique occidental. On se disait : « Ça sert à rien. » Sur la route du retour, on traverse des villages Lobi, une tribu très pauvre d'Afrique de l'Ouest. Ils voient que Jean a de la fièvre. Alors, ils cueillent de la citronnelle ou du liquidambar. On se soigne comme ça, avec les herbes des indigènes. À un moment donné, on s'arrête chez des Libanais. Là, Jean est vraiment plein de palu, il ne tient plus debout. Ils nous font rentrer. Je commence à préparer une tisane de citronnelle. Tout d'un coup, Jean me dit : « Tu plies les bagages, on part. » Trois ou quatre hommes venaient de rentrer. Il a senti le danger. Il avait peur pour moi. On a foncé...

Jean

On trace aussi vite que possible. Avant, on cherchait à éviter le goudron. À cet instant-là, on attend le bitume comme une bénédiction. À force de rouler, on finit par rejoindre la route et on arrive à Abidjan. À quarante de fièvre, je suis encore bien dans les vapes. Je rentre à l'hôpital où je vais rester environ une semaine. MaRia repart travailler. Le palu, tout le monde l'a là-bas.

MaRia

À Abidjan, ma vie d'Européenne est joyeuse et festive. Quand les bateaux des marins viennent s'amarrer au port, je pars boire le champagne. Ça ne me vient pas à l'idée d'emmener Jean. La première fois, il a été triste et jaloux.

Jean

Et oui, évidemment ! Mais après, j'y suis allé, j'ai vu l'ambiance, c'était plutôt gentil. Les marins des équipages de navires commerciaux font une halte de quelques jours à Abidjan pour se reposer. Donc, ils cherchent des filles à draguer. Elles sont quatre filles expatriées, elles sont donc très sollicitées.

MaRia

Ce sont des hommes mariés. On va faire la fête avec la carte de la coopérative des militaires empruntée à nos copains soldats. Un jour, je m'appelle Madame Prohée, le jour suivant, Madame Dupont. Les potes militaires nous refilent leur carte. Nous, on fait la course pour eux ou on leur prête notre voiture pour qu'ils aillent se balader. On s'entraide. On a un pote militaire, un solitaire. On est

sept à venir manger chez lui chaque midi le repas acheté pour nous à la cantine militaire. Pas besoin de cuisiner ! Certaines nuits, on file entre copines à Port-Bouët. On arrive à minuit devant la piscine municipale. On a juste à appeler le gardien : « C'est nous ! » et il nous ouvre. On se baigne puis on repart. C'est la vie de château ! Je suis seule pendant les neuf mois de cours. Jean me rejoint deux ou trois mois pendant les vacances.

Jean

Je travaille dans cinq pays d'Afrique. Je supervise les différents bureaux de mon cabinet disséminés sur le territoire. C'est notre vie commune en Afrique, mais chacun de son côté. Notre indépendance nous donne notre autonomie. Et notre autonomie nous sépare et nous rapproche. Indiscutablement, nous sommes mariés, nous sommes ensemble. Nous nous côtoyons avec cette possibilité d'ouverture permanente.

MaRia

L'Afrique, c'est une vie de fête. Même en travaillant. Je me souviens d'une fête un soir avec mes copines expatriées et deux amis gays Gérard et Gontran. On s'ennuie, alors on dit : « On va faire un tour. » À minuit, on flâne dans les rues de la ville quand on se fait alpaguer par des gens : « Oh les filles ! Vous voulez des huîtres ? ». On s'attable chez ces personnes qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Ils nous servent une bourriche d'huîtres importée par une hôtesse de l'air. Mes premières huîtres ! Si fraîches dans la chaleur latente ! On déguste puis on danse jusqu'au petit matin. Je ne les ai jamais revus, je n'aurais même pas su retrouver leur adresse. Je me souviens d'une autre fête mémorable organisée par nos amis

gays. Nous sommes tous déguisés en Romains. Je revois encore Gérard sautant du plongeoir drapé dans sa toge !

Jean

Gérard et Gontran organisent des fêtes monstrueuses. À cette époque, nous ne savons pas ce que c'est, être gay. Et nous sommes intrigués. Ces deux garçons magnifiques vivant dans une liberté totale ! Une liberté de paroles, une liberté d'être qui nous plait beaucoup. Ça leur donne une autonomie, une présence extraordinaire ! Voir ces deux hommes vivre ensemble sans se poser de questions... C'est simple et naturel. C'est magnifique ! Surtout quand on vient d'une culture et d'une famille figée comme la mienne. Et je suis tranquille quand les filles sont chez eux !

MaRia

Gérard et Gontran, ce sont nos meilleurs copains. Et Gontran danse très bien. On a un autre pote, un copain très pingre. Un soir de chouille, on est chez lui. On lui bouffe tout. On lui boit tout. Ils ont même vidé le whisky dans les plantes vertes ! Le gars était super heureux. Il n'avait jamais fait une fête aussi belle !

Jean

Il n'a jamais compris pourquoi il n'y avait plus de whisky ! Les amis organisent des fêtes, on en organise aussi. Tout le monde picole. Il faut prévoir plusieurs caisses de whisky. MaRia, elle ne boit pas. Juste un verre de whisky-coca. Et moi, je tiens bien l'alcool. On boit le coup, les autres finissent souvent sous la table.

MaRia

On ne reste pas seulement entre Européens. On est toujours avec des Africains. Quand on est invité chez des Européens, on y va avec des Africains. Je me souviens de cette fois, nous sommes invitées chez la famille de Mireille. Ils ont une immense réserve d'orchidées. Donc, on arrive chez ces gens. Leurs premiers mots : « La prochaine fois, vous laissez l'Africain dehors quand vous venez nous voir. » J'ai répondu : « Bon, écoutez, c'est OK. On repart. » Et on est toutes reparties.

Jean

On ne supporte pas cette ambiance des Européens en Afrique. Quand des Européens critiquent des Africains, derrière ou devant nous, on dit « Ciao » et on s'en va. À l'époque, nous sommes considérés comme des originaux. Aujourd'hui, ce serait normal. Le colonialisme est une forme d'impérialisme. C'est inadmissible ce qu'on a fait là-bas. Une voyante m'a dit un jour : « Dans une vie antérieure, vous avez été négrier, marchand d'esclaves » Évidemment, je ne crois en rien, alors, l'histoire de la voyante... Cependant, j'ai toujours été marqué par la visite de lieux comme l'île de Gorée au large de Dakar. Une île symbole de la traite négrière. À Dakar, nous avons des amis. Elle est prof, lui photographe. Ils ont écrit plein de bouquins sur l'Afrique. Ils ont acheté une ancienne captivité pour vivre sur l'île. Eux, ils arrivent à transcender le lieu. Mais moi, je ne peux pas y rester. Ça me marque trop.

MaRia

Une autre fois, nous sommes en excursion au nord de la Côte d'Ivoire avec un copain marin. Il part faire sa crotte

dans la forêt. Il ne l'a peut-être même pas couverte. Grand scandale ! Les locaux, ils vont aux chiottes sur la plage. L'océan balaie tout. Le copain a dû faire ce qu'il fallait pour réparer.

Jean

C'est la rencontre de deux cultures. Nous, on trouve ça normal. C'est leur culture. Le pote était scandalisé. Il fallait qu'eux, ils changent. Nous, on était chez nous en Afrique. Alors qu'ici, dans la campagne alsacienne, on n'était pas chez nous. Encore aujourd'hui, on est mieux avec des Africains. Parce que, finalement, au-delà des mots, on a le même langage.

MaRia

Pour moi, l'Afrique, c'est l'oubli total ! Une nuit, je pars danser avec des militaires sur une péniche. Je conduis la 2CV pleine à craquer. Je dois retourner chercher mes copines à la maison. Mais je commence à danser. Je ne sais plus m'arrêter. J'use mes souliers à danser le twist sur le bois. Je ne suis jamais allée chercher les copines. Je les ai complètement oubliées... Elles étaient en colère quand je suis rentrée ! C'est ça, la vie d'Afrique, vous oubliez tout ! À la longue, on est quand même coupés du monde entier.

Jean

Le monde, c'est le monde. Il nous emmène là où il veut... En Afrique, il y avait quelque chose de proche de nous. En même temps, quelque chose qui s'éloignait. J'aurais voulu amplifier ce que je rencontrais. Mais ils ont voulu adopter ce que nous avions. Ils ont copié le plus superficiel. Ils régressaient. Il n'y avait plus d'avenir.

Nous sommes rentrés. Nous avons quand même passé un bon moment en Afrique. Mariés d'abord, puis épousant un peuple. Un peuple qui a fait son chemin dans la direction opposée à celle que nous souhaitions. Ces évolutions sont difficiles à vivre. Je souhaite toujours qu'ils retrouvent leur profondeur passée.

MaRia

Après quatre années africaines, je retourne en France. Nous sommes en 1963. J'ai vingt-cinq ans. Je trouve un poste d'enseignante dans une école de secrétariat à Grenoble. J'habite un appartement rue Lavoisier. Jean est maintenant expert-comptable. Il navigue entre les deux continents. Quand il rentre en France, nous vivons ensemble.

Jean

À Grenoble, nous recevons la visite de plusieurs oncles de ma famille. L'un d'entre eux dit à ma mère en rentrant : « Finalement, ils ne sont pas mariés. » Ma mère demande pourquoi. L'oncle répond : « Ils n'ont pas la même chambre. » C'est pour ça que j'aime bien le proverbe touareg « *Zəniməhəzat iwalan nawan təsinəməgagam ewan-nawan* », Rapprochez vos cœurs, éloignez vos tentes... Dès qu'on a vu ce proverbe, on l'a adopté. Mais on le pratiquait depuis toujours. Ce proverbe nous plait, car l'idée est matérialisée. Son sens est plus profond encore. Il parle d'une liberté fondamentale au-dessus de tout, au-dessus de chacun(e).

J'aime aussi beaucoup « *Tantut azərzəm n akarbay n aləs* », La femme est la ceinture du pantalon de l'homme. Ici, on l'interprète de manière hop là là, alors que sa

signification est beaucoup plus profonde. La femme est la gardienne de l'honneur de l'homme. On dit : elle n'a rien à dire. En fait, elle a tout à dire. C'est elle, la ceinture. Les Occidentaux considèrent que la femme africaine est liée, qu'elle est une esclave. C'est beaucoup plus compliqué que cela. Évidemment, il y a des excès. Mais ici, il y en a bien d'autres.

MaRia

À cette époque grenobloise, nous partons souvent en voyage. Un jour, on se dit : « On va là ». Le lendemain, on ferme à clé et on part. Jean et moi, on aime être ailleurs. De fabuleux périples en Europe, au Maroc, en Tunisie... Au Maghreb, on dort dans les cours d'école, sous les préaux. En France, c'est le camping municipal. Comme on a des petits budgets, on part le coffre plein de l'épicerie des parents de Jean. Et on mange la conserve de paella en Espagne, la boîte de couscous au Maroc. On ne peut pas se payer le resto, mais on prend le café en terrasse. Jean en profite pour aller se raser.

Je me souviens de la traversée de *Chott el Jérid* en Tunisie. Une vaste plaine saline. La plus grande des sebkhas du Maghreb. À un endroit, le marais déborde sur la route. Le chauffeur dit : « ça passe ! » Jean lui répond : « T'es sûr ? Si ça passe pas, on est coincés. » Et le chauffeur : « ça passe ! ». On tente et on s'embourbe. Jean et moi, on part à pied chercher la dépanneuse. Lari et Bethoux qui nous accompagnent restent sur place. Si vous laissez votre quatre-quatre, le lendemain il ne reste plus rien. Votre véhicule est démantelé intégralement. On traverse des villages. Les enfants viennent me pincer les fesses. Jean ne s'aperçoit de rien. Je finis par lui dire : « Ils arrêtent

pas de me pincer les fesses ». Il me répond : « Faut te défendre. » Qu'est-ce que je peux bien faire ? Les jeunes viennent me toucher, car je suis blanche. C'est infernal. On finit par arriver. Je file prendre un bain pendant que Jean retourne avec la dépanneuse.

Jean

Ces péripéties, c'est toujours l'aventure pour MaRia. Ici, ce sont des mésaventures ordinaires. Les Européens paniquent, mais c'est la vie normale. Et le manque d'eau ? L'eau, c'est la vie. « *Aman iman* » On ne la voit pas toujours, mais il y en a partout. Si je sais la trouver ? Un peu. À un moment donné, j'ai rêvé du désert et j'y suis allé. J'ai rencontré les Touaregs. Je me suis fait des amis. J'ai voulu vivre avec eux. Ils me l'ont permis. J'ai noué une relation assez intense avec eux.

Quand vous allez en Afrique et que vous allez dans les pays désertiques, tout est premier là-bas. On ne triche pas. On est au début du monde. La Terre au commencement de son existence. C'est très troublant. C'est à la fois la beauté physique première, et les sentiments qui en découlent qui sont premiers, qui devraient être premiers. C'est une première approche. Puis, après, vous connaissez mieux les gens qui vivent au fin fond de cette culture. Je la ressens profondément. On ne parle pas. Pas à cause de la langue, à cause de la culture. Il n'y a rien à dire.

MaRia

Notre premier voyage ensemble, ça n'a pas marché. J'étais malade puis il y a eu un problème. On ne pouvait pas partir dans le désert. On est restés dans la concession puis on a fait un tout petit voyage de huit jours dans les

cram-cram. Six mois après, les piques ressortent de la peau, c'est douloureux.

Jean

Les cram-cram, c'est une graminée piquante qui pousse au Sahel, à la limite du désert. Une herbe qui s'accroche à tout et qui est extrêmement pénible à vivre. Vous ne pouvez pas vous coucher dedans. Si vous le faites, tout est en feu. Ce sont des contrées sauvages, des contrées difficiles à vivre. Ceux qui arrivent naviguent là-dedans. Moi, j'étais plus à l'aise. Je vivais là. Les premiers voyages ensemble ont été difficiles pour MaRia. Moi, j'étais dans mon élément.

MaRia

Je ferme les yeux. Et je revois les marécages emplis de fleurs. C'est très beau. Je peins beaucoup d'aquarelles. Ce sont des paysages fabuleux. Nous n'irons pas plus loin. Il y a trop d'eau. Des marigots à perte de vue.

Jean

De l'eau stagnante. Elle monte à trente — cinquante centimètres. Après la pluie, l'argile se transforme en vase. Ces marais sont presque impossibles à traverser. Je finis par bien connaître le désert. Et je commence à organiser des voyages pour les Occidentaux curieux de le découvrir. Je constitue des groupes de cinq à quinze personnes. Et je les emmène voir les endroits merveilleux pour eux. On s'arrange pour qu'il y ait un puits à chaque étape. On dit aux chameliers qui nous accompagnent : « Il faut ci, il faut ça. Faut leur montrer ceci, ne pas leur montrer cela » On s'adapte pour les touristes. Mais je préfère encore aller seul.

MaRia

Certains matins, Jean s'éveille avant l'aube. Il part à quatre heures du matin pour aller faire des photos. Quand le groupe est prêt à partir, il n'est toujours pas rentré. Les autres s'inquiètent. Je dis : « ça ne fait rien. On va le trouver sur la route. » Les Touaregs savent où il se trouve.

Jean

Ces voyages sont organisés dans le cadre de l'association Masnat qui signifie « le savoir » ou « la connaissance ». J'en deviens le président en 1996. Aujourd'hui, c'est devenu une ONG considérable. On a quitté l'association en 2021, car la culture glissouille tout doucement vers des choses qui ne nous conviennent pas. Ils vivent leur vie. C'est leur problème. Ils verront plus tard. Ils verront un jour. Aujourd'hui, nous ne retournons plus dans le désert. Ici, tout est vert. C'est dithyrambique. Je dis souvent aux gens : « Soyez patients vous allez voir. D'ici quelques années, ce seront des dunes. » Il y a dix ans, ils en riaient. Aujourd'hui, avec le changement climatique, ils rigolent moins. C'est le monde dans lequel on vit. Il faut l'assumer.

La famille au Paradiso de Venon

MaRia

Si nous gardons l'Afrique dans notre cœur, c'est en France que nous allons nous ancrer. Les premières années, nous vivons dans un petit appartement dans le centre-ville de Grenoble, rue Lavoisier. À l'été 1973, quelques mois après la naissance de Simon, nous nous installons à Venon.

Jean

C'est à l'époque étudiante que je découvre la colline de Venon. Avec des copains, je monte régulièrement piquer des cerises dans un champ. Certains soirs, nous restons dormir là sous les étoiles. Un jour, on se dit : il nous faudrait un petit cabanon. Nous repérons une cabane dans un pré voisin. Les paysans du coin nous indiquent le nom de la propriétaire Madame Jalifier. Nous allons la voir : « On peut vous acheter ce petit bout de prairie ? » Elle nous répond : « Moi, je ne vends pas de morceau, je vends le tout. — Le tout, c'est combien ? — J'en sais rien ! Allez voir mon notaire. » La parcelle est immense, plus de 10 000 m², nous abandonnons notre projet. Mais l'idée a germé... Dix années plus tard, MaRia et moi, nous retournons voir le notaire avec quatre autres couples d'amis. Et nous achetons à cinq, puis chacun construit quand il veut et quand il peut. Nous sommes les derniers à bâtir, mais notre maison de Venon est déjà sur pied lors de l'arrivée de Simon.

MaRia

On a pris le temps avant de faire notre premier enfant. J'ai trente-quatre ans lorsque Simon naît, en janvier 1973. L'accouchement est difficile. Au moment du travail préliminaire, mon enfant s'endort entre chaque respiration. Il me laisse faire tout ça toute seule !

Jean

À l'époque, les pères n'ont pas le droit d'assister à l'accouchement. Simon a mis plus de temps que prévu, mais il est venu. Dès sa sortie de la clinique, nous nous installons dans notre maison de Venon. En août, nous déménageons. C'est un grand changement : le passage

de la ville à la campagne, d'un petit appartement à une maison de 200 m²... Vivre à la campagne, c'est magnifique ! Progressivement, MaRia et moi, on aménage l'intérieur, l'extérieur. Au départ, notre terrain est une friche. Petit à petit, on crée notre jardin. Et les naissances s'égrènent de deux ans en deux ans ; Céline naît en 1975, Mathieu en 1977. On s'était dit : « On va en faire trois. Un, il est tout seul, c'est pas bon. Deux, ils sont deux à se disputer. Trois, c'est équilibré. Donc, on en a fait trois dans la foulée. »

MaRia

Ce qu'on ressent quand on devient parent ? Vous vous dites que vous avez toute la vie sur le dos ! Quel conseil donner ? Aimer, aimer le plus possible ses enfants... Les prendre dans ses bras, ne jamais les laisser tomber... Et leur dire qu'ils sont toujours dans votre cœur !

Jean

À la période où les enfants grandissent, je suis souvent en déplacement. J'ai des bureaux disséminés un peu partout (Grenoble, Paris, l'Afrique...). Je suis moins souvent là. MaRia s'occupe très bien de nos enfants. Quand je reviens, tout baigne dans l'huile, c'est magnifique ! Quand je rentre, je suis un père à disposition.

MaRia

Souvent, je dis aux enfants de préparer les jeux. Mais le temps peut passer et je ne suis toujours pas prête à jouer. Quand Jean est là et dispo, il arrive et tout de suite, il commence à jouer. Certains week-ends d'hiver, nous allons skier en Chartreuse. On embarque toute la smala dans la voiture, l'un va skier et l'autre reste avec

les enfants. Je revois Mathieu à quatre ans qui descend à fond la caisse sur sa luge, s'arrête juste au bord de la rivière. J'entends les gens dire : « Y'a un môme qui va prendre la douche. » Je reste sur la berge au cas où.

Jean

MaRia avait une éducation très libre. Moi, j'ai suivi. Ça avait l'air efficace. Leur donner autant de liberté, c'était original à l'époque. On voulait vraiment qu'ils vivent leur vie et ça s'est passé ainsi. Ça a assez bien réussi. Ils ont toujours des initiatives, des idées...

MaRia

Nos enfants suivent des cours de peinture à Grenoble. En voyage, je peins des aquarelles. Je me souviens de Venise... Je trace l'esquisse d'un paysage, Simon est à côté de moi. Je lui dis : « Tu regardes. Tu admires. Et après, tu dessines ce que tu as retenu. » J'initie Simon au dessin. Mathieu, lui, est porté par la magie de la danse, de la scène. À cinq ou six ans, il a remplacé au pied levé la petite Ilya (la fille de la danseuse Myriam Berns) qui s'était blessée. Il avait assisté aux répétitions, il était déjà accro à la danse. Maintenant, nos fils sont tous les deux thérapeutes. Céline, de son côté, sait dès l'adolescence qu'elle sera institutrice. Je me souviens d'une voisine lui donnant des conseils et ma fille, de quinze ans, répondant : « Vous n'allez quand même pas m'apprendre mon métier ! ». Céline, c'est notre Stromboli : elle est calme, puis, tout d'un coup, elle explose !

Nos trois enfants se sont toujours beaucoup aimés. Mathieu, quand il appelait Céline, il disait : ma Chichline. Je me souviens de cette scène devant la fenêtre : Céline

posant le doigt sur la vitre, Simon qui s'exclame : « Faut pas toucher » et Mathieu lui répondant : « On pourrait pas faire autrement ?! ». C'était super d'entendre ça ! Mais ils n'avaient pas le droit de toucher les vitres parce que leur mère était un peu dingo : fallait pas qu'il y ait de traces de doigts...

Les enfants, ils comprennent tout ! Je me souviens de Simon à cinq ans, Jean venait de partir, et mon gamin qui me dit : « Maintenant, t'es un peu tranquille. » Je l'entends aussi me demander : « Quand vous étiez en Afrique, vous étiez noirs ? ». Je le revois grimper les escaliers du salon en disant : « Je monte tranquillement, après je prends ma bicyclette et je vais me reposer dans ma chambre à air. » Les paroles d'enfants, ce sont des merveilles !

Et Mathieu tout petit qui me raconte : « Il était une fois une petite fille. Il faisait un gâteau au chocolat. Il s'en mettait plein le visage et depuis, elle est toute noire ! »

Céline, la sœur entre les deux frères : « Regarde comme ils ont l'air fin tous les deux avec le même pull ! » quand la grand-mère avait tricoté des pulls identiques pour Simon et Mathieu !

Et moi qui courais après le taxi quand ça a été au tour de Simon de partir : « T'as tout pris ? tu as des mouchoirs ? » Comme ma mère avant moi, quand je partais à vélo, elle m'appelait alors que j'avais fait cinquante mètres : « Tu as de l'argent ? Tu as des chaussettes ? ... » C'est ça, les mamans !

Jean

MaRia, elle est là, présente et pleine d'amour ! Elle est un avatar, l'incarnation d'un amour sans limite ! Elle a débarqué dans ce monde rationnel. Elle ne se pose pas de questions. Et les enfants prennent cet amour, ils le broutent et ils en profitent. Moi, j'ai voulu me séparer d'eux pour qu'ils aient la liberté.

MaRia

Jean, il est le guérisseur. Quand les enfants avaient mal quelque part, il posait ses mains et ça disparaissait. Il a ce don.

Jean

Je pratiquais l'imposition des mains et ça fonctionnait. Je n'ai jamais compris pourquoi ça marchait. C'est plus une question de conviction que de don. L'enfant croit. Et quand l'enfant croit quelque chose, il n'y a pas d'obstacles. C'est MaRia, la guérisseuse. Elle est toujours dans l'esprit de guérison. Et elle connaît toutes les vertus des plantes ! Moi, j'ai commencé à m'intéresser aux plantes, et surtout aux fleurs, quand nous avons créé le jardin de Venon. Dès qu'on était à la maison, on s'occupait du jardin. Et les enfants étaient à l'aise, heureux dans le jardin. Quand j'y étais, ils me rejoignaient et on bricolait.

MaRia

Nos enfants ont grandi sur cette colline et sont allés à l'école du village. Mais pour les vacances, il y avait l'Alsace, on y retournait souvent et surtout chaque Noël. Le 24 au soir et le 25 chez les parents de Jean, le 26 chez mes parents. La mère de Jean préparait des tartes dans

la tradition alsacienne. Ma mère était moins attachée à cette fête. Si jamais on ne pouvait pas être là, elle nous disait : vous viendrez une autre fois !

Jean

Mais la mère de MaRia préparait quand même toujours des gâteaux, des tartes, des pâtisseries... Quand on passait le seuil de la porte, des dizaines de gâteaux en plusieurs exemplaires étaient disposés sur deux énormes tables dans l'entrée ! Des desserts pour huit jours ! C'était spectaculaire !

MaRia

Tous les Kouglofs avec différentes pâtes sucrées, salées... Des gâteaux aux amandes, des bûches à la châtaigne...

Je me souviens, enfant, des multiples fêtes de fin d'année : la veillée de La Saint-Nicolas (le 6 décembre), on boit du chocolat chaud avec des Manala (des brioches en forme de bonhomme) et des schnecke (escargots à la cannelle).

L'histoire de Saint-Nicolas : « Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs »... transformés en petit salé par le boucher, puis ressuscités par Saint-Nicolas — un conte qui fait partie du folklore alsacien... Puis vient Noël, chez nous c'est une femme aux vêtements de mariée, un Ange, qui apporte les cadeaux ! Et la nuit précédant l'Épiphanie (le 6 janvier), c'est la Befana qui passe dans chaque maison, un ange à l'italienne ! Une kyrielle de traditions du Nord et du Sud mélangées !

Jean

Des contes et des traditions culinaires... Ma sœur Christiane a conservé le goût de la tradition et celui de la transmission. Aujourd'hui, elle donne des cours de Bredlas aux personnes qui viennent séjourner dans son gîte en Normandie. Moi, je savais préparer le coq au vin, le sanglier... À l'époque où MaRia et moi, nous étions un jeune couple, il m'arrivait d'en faire, car ma femme n'est pas très cuisinière !

MaRia

Du temps du sanglier, on n'a pas encore d'enfants. Mais quand notre famille s'agrandit, Jean est souvent absent. Il part à quatre heures du matin, il revient à minuit. À cette époque, c'est moi qui cuisine. Ma spécialité, c'est le « potpot »: on fait ce qu'on peut, mais on peut peu !

Le potpot c'est du poulet ou de l'agneau accompagné par des légumes. Quand les enfants sont au collège et au lycée Champollion à Grenoble, je leur porte ma tambouille. Un jour, ils m'ont dit : « Y'en a marre de ton potpot ! » et on a commandé des lasagnes chez l'Italien ! C'est devenu une tradition : les lasagnes, ça on en a mangé !

Les enfants poussent puis ils partent étudier : Simon au Canada, Céline à Beauvais, Mathieu à Angers. Mathieu est d'abord allé à l'université en filière informatique appliquée aux sciences sociales. Après trois mois, il nous a dit : « Si je reste là, je meurs. Je ne peux pas rester dans un bureau. Je veux danser ! » Nous, on était d'accord, tu parles !

Orchis et la conscience des fleurs

MaRia

Petits, les enfants avaient chacun un carré dans lequel ils plantaient des fleurs. Ils adoraient offrir des fleurs. Alors on plantait pour cueillir et donner. Une multitude de lilas pour en faire des bouquets au moment des fêtes ! Quand on allait voir les parents de Jean, on ramenait des plantes et on repartait toujours d'Alsace avec des géraniums en pot.

Jean

Mes parents étaient vraiment des jardiniers. Ils avaient tous les deux la main verte et un magnifique potager. On échangeait des végétaux. En bons Alsaciens, on allait chaque année chez le pépiniériste. On revenait avec la voiture pleine et on mettait des géraniums à toutes les fenêtres. C'était vraiment la maison des géraniums !

MaRia

Nous avons aussi des roses trémières qui couraient le long des murs et venaient créer une barrière devant les fenêtres, des dauphinelles de toutes les couleurs, des parterres de bruyère et de lavande... Des années plus tard, les orchidées sont arrivées.

Jean

Aujourd'hui, les géraniums d'Alsace ne sont plus aussi beaux qu'autrefois. On est passé des géraniums d'Alsace aux fleurs des Alpes, aux fleurs rares que sont les orchidées.

Ici, on a quasi toutes les espèces d'orchidées qui peuplent le massif de Belledonne. Pourquoi elles sont venues chez nous ? Mystère !

MaRia

L'orchis de l'homme pendu, l'orchis spiralis, l'orchis apifera... Les fleurs ont une conscience, un esprit... Jean l'avait déjà écrit dans notre premier livre sur les fleurs de Corse en 2014. À l'époque, c'était tout nouveau.

Jean

Les fleurs ont une âme, une personnalité. La fleur n'est pas là par hasard. Pour MaRia, c'était évident. Pour moi, c'est venu petit à petit. C'est devenu une passion.

Un jour, nous sommes allés en Corse. Là-bas, sauf si vous êtes aveugle, vous ne pouvez que voir ces magnifiques fleurs. On était émerveillés. On nous a demandé d'écrire un livre. On a accepté. On s'est entourés de botanistes et des connaissances de femmes du coin pour les usages. MaRia a comblé les trous. Et quand il fallait chercher une fleur dans la nature, c'est MaRia qui la trouvait !

MaRia

Je me souviens du Genévrier de Phénicie. Lorsqu'il fait une pousse, il fait une fleur qui se voit à peine. Jean et ses botanistes, ils crapahutaient, ils couraient partout... Moi, je demandais naïvement : « Vous cherchez quoi ? Ce serait pas ça ? » Hop, je tombais directement dessus quoi !

Jean

L'amour des fleurs, ça tombe pas du ciel ! À notre naissance, il y a des choses en nous. On a chacun en soi des choses qui se révèlent au cours de notre vie.

MaRia

Notre maison de Venon, son jardin de fleurs, c'est notre Paradiso depuis cinquante ans !

Le récit « MaRia et Jean » s'achève ici.

MaRia tenait vraiment, et depuis toujours, à transmettre l'épopée de ses ancêtres, des fameux survivants de son cœur. Elle racontait d'ailleurs avec une grande générosité, comme tout ce qu'elle faisait, les histoires rocambolesques de la famille Salvetti à qui voulait bien écouter. Elle vous a conté ici quelques bribes. Et ensemble avec Jean, ils vous ont partagé un bout de leur chemin à deux et surtout leur amour simple et profond de la vie...

Ce sont des fragments de souvenirs saisis au fil des échanges ; ils auraient probablement aimé en ajouter d'autres ou les compléter pour tenter de mieux faire comprendre leur manière de vivre la vie : en douce liberté. Mais les circonstances en ont décidé autrement. En effet, en juillet 2023, MaRia séjourne de nouveau à l'hôpital puis en maison de repos. Une nouvelle fois, son cœur la pousse à ralentir, elle qui croque chaque instant à pleines dents et vit à 1000 à l'heure.

Elle n'en parle pas dans son témoignage, mais ce cœur a pourtant joué un rôle majeur dans son existence, l'a poussé à puiser en elle une force inattendue pour continuer de danser malgré les limites. Il était sa plus grande vulnérabilité, mais aussi sa plus belle force !

En effet, dès les années 1980, elle a dû faire face à des problèmes cardiaques récurrents qu'elle a toujours réussi à surmonter, allant même jusqu'à subir deux opérations à cœur ouvert... Mais c'est finalement le 9 décembre 2023, à 85 ans, qu'il a cessé de battre et qu'il l'a laissée retourner dans la lumière.

Pour la première fois en soixante-dix ans, Jean avance seul sur cette terre. Et comme il le dit : « MaRia est passée dans une autre dimension pour continuer à donner tout son amour, mais autrement. » C'est sûr, elle continue de veiller sur lui et sur tous ceux qu'elle aime.

Finalement ce livre est comme une invitation à continuer à danser la vie... en douce liberté.

Et si vous écoutez avec assez d'attention, vous entendrez dans votre cœur MaRia et Jean vous murmurer, avec tendresse et complicité :

Quore e Lute

Depuis leur rencontre,
MaRia & Jean signaient tous
leurs mots doux avec une fleur !
Ici, une dédicace du livre
« Fleurs de Belledonne » en 2018.



Grenoble, juillet 2026

Interviews de MaRia & Jean réalisées
entre mai et octobre 2023.

Photos sélectionnées par MaRia à partir
des archives familiales Burner et celles d'Itala.

Interview, écriture et réalisation :
Céline Dormoy (www.bioceline.com)

Illustration :
Simon ou Simtoc de son nom d'artiste (www.simtoc.fr)

Montage audio des extraits d'interview :
Mathieu

Relectures :
Céline, Mathieu et Simon

Aide pour reconnaître les ancêtres sur les photos :
Itala Werlé

Imprimé en 30 exemplaires à Canéjan
par Copymédia en juillet 2026.